

CHRONIQUE MÉLANCOLIQUES D'UN VENDEUR DE ROSES AMBULANT BRUCE BEGOUT

Il est très difficile d'être invisible. Pourtant j'y suis parvenu. J'ai totalement disparu, sans laisser de traces. Ni vu, ni connu. Comment ai-je fait ? C'est simple : je suis le genre de type qu'on ne remarque pas dans la rue. Lorsque c'est le cas, cela provoque chez celui qui, par le plus grand des hasards, me prête un peu d'attention une moue immédiate de consternation. Il faut dire que j'occupe une position sociale qui, contrairement à ce que l'on aurait pu penser est particulièrement ingrate : je vends des roses à la sauvette le soir dans les restaurants. Car ayez le courage de le reconnaître, je ne suis pas bienvenu parmi vous. Je porte l'étoile multicolore du paria. Même si l'on me laisse circuler en tapinois entre les tables, je sens qu'enveloppent continuellement ma modeste personne des regards désapprobateurs. Le petit bonheur que je vends en passant et qui, j'avais la faiblesse de le croire, aurait dû me valoir une certaine bienveillance, à tout le moins une gaieté communicative, les occasions de se réjouir étant si rares de nos jours, ne m'attire que du dédain. L'offrande d'une rose a perdu de son enchantement et les mines renfrognée de mes clients témoignent de cette crise de confiance dans le pouvoir fédérateur des fleurs. Je me demande bien pourquoi les gérants eux-mêmes tolèrent ma venue, alors qu'ils n'ont de cesse, dès qu'ils m'aperçoivent de me tourner le dos et de se boucher le nez à ma vue. Depuis huit mois que je fais ce job (ce mot horrible est néanmoins le plus juste pour traduire le style précaire et méprisable de tâche que j'accomplis), aucun patron ne m'a serré la main, adressé un signe amical ou demandé mon nom. On dirait que je leur fais honte comme une corvée nécessaire mais sordide. Certains moins hypocrites, n'hésitent pas à me refuser tout de go l'entrée considérant que mon apparition, je les cite, sabote le standing de l'établissement. À dire vrai, cette humiliation sociale ne m'affecte plus vraiment. Au début elle me rendait triste, et je ne la comprenais pas. Tout en déambulant, je maudissais la méchanceté humaine. À présent, cet avilissement qui m'accompagne presque partout me ravit. Je m'en sers même. C'est comme si j'en tirais une énergie nouvelle, une puissance insolite. Je capte ce mépris qui m'entoure. Je le bois comme un buvard. Mes cellules l'ignorent petit à petit en lampées microscopiques et j'entends presque, lors de mes moments nocturnes de répit, le bruit spongieux de cette succion continue. Car je n'en fais pas simplement une carapace. Ce serait trop simple, trop facile. Non. Je l'absorbe patiemment, je me l'incorpore ce mépris ne me va pas, il me nourrit et me fait croire c'est ma substance, ma soupe protoplasmique, le lait maternel de mon cynisme. Je puise en lui la force de provoquer à l'envi indifférence et écoeurément. Et, lorsque, à force de contorsions et de grimaces, de phrases tire-larmes et de regards contrits, je parviens à déclencher la gêne et l'embarras chez les personnes qui cherchent à m'ignorer, je sens qu'en moi se propage une indescriptible volupté.

Je suis né le 21 mai 1967 au Nord-ouest de l'Inde, à Chandigarh, la ville qui doit son plan d'urbanisme à l'architecte suisse Le Corbusier. Je suis le second d'une famille de six enfants appartenant à la classe moyenne cultivée et ouverte d'esprit. Titulaire d'un diplôme de sciences politiques obtenu à l'université de Mumbai, j'ai soutenu cinq ans après dans cette même université un doctorat d'anthropologie qui a obtenu, en 1997, la plus haute distinction académique et fait l'objet d'une publication dans une maison d'édition de Goa. Mon sujet portait sur " le rituel de la Rua chez les tributs négroïdes des îles Andaman- et - Nicobar "

Je n'ai jamais réussi à intégrer l'enseignement Supérieur de mon pays corrompu par l'argent je népotisme et l'esprit clanique...